

Home / Chez nous

par Elaine Feinstein

- 270 -

Home

When was it you took up that second stick,
and began to walk like a cross country skier?
Your glide developed its own politics.
Last July, you were able to stretch over
like an acrobat, to oil the garden table.
The patio faced south. It was high summer.

Coffee and grapefruit was the breakfast ritual,
or boiled eggs eaten from blue terracotta.
Our paradise, you called it, like a gîte
we might have chosen somewhere in Provence.
Neither of us understood you were in danger.
Not even when we called the ambulance:

you'd been inside so many hospitals,
ticking your menus, shrugging off jabs and scans
talking unstoppably to visitors –
your long crippling made you bitterly clever.
Humped on your atoll, and awash with papers
you often argued like an angry man.

This time, however, you were strangely gentle.
Your face lit up as soon as I arrived;
smiling, you shooed the nurses out, and said
Now go away, I'm talking to my wife.
You liked it, when I brought myself to say
seeing you was the high point of my day.

Chez nous

A quel moment as-tu adopté cette seconde canne
qui t'a donné l'air, quand tu marchais, d'un skieur de randonnée ?
Ton allure glissée élaborait sa propre politique.
En juillet dernier, tu parvenais à te déployer
comme un acrobate, pour graisser la table du jardin.
Le patio donne sur le sud. Nous étions au cœur de l'été.

Café et pamplemousse, tel était le rituel du petit déjeuner,
ou des œufs à la coque dans des coquetiers bleus, de terre cuite.
Notre paradis, disais-tu, comme s'il se fût agi
d'un gîte * que nous aurions choisi quelque part en Provence.
Ni l'un ni l'autre ne saisissions que tu étais en danger.
Pas même à l'instant où nous avons appelé l'ambulance :

tu avais connu tant d'hôpitaux,
cochant les cases du menu désiré, faisant peu de cas des piqûres et des scanners
parlant sans arrêt aux visiteurs –
ta longue expérience d'infirmier t'avait rendu amèrement intelligent.
Voûté sur ton atoll, baigné d'un océan de papiers
tu disputais parfois comme un homme en colère.

- 271 -

Cette fois-ci, toutefois, tu fus d'une étrange amabilité.
Ton visage s'éclairait dès que j'arrivais ;
d'un sourire, tu chassais les infirmières en disant :
Allez-vous-en maintenant, je parle à ma femme.
Tu aimais cela, quand j'étais amenée à dire
que de te voir faisait le clou de ma journée.

The nurses, pushed for time, hauled you about
and fixed the bed without much ceremony.
You spoke of home, as if you were ET,
and wanted me to fetch you in the car – as
I would have, if the staff nurse had concurred.
Darling, they brought you in like a broken bird.

Your shoulder blades were sharp beneath your skin,
a high cheekbone poignant against the pillow.
Yet neither of us spoke a word of death.
My love, you whispered, I feel so safe with you.
That Monday, while I phoned, you waited loyally
for my return, before your last breath.

Hands

We first recognised each other as if we were siblings,
and when we held hands your touch
made me stupidly happy.

Hold my hand, you said in the hospital.

You had big hands, strong hands, gentle
as those of a Mediterranean father
caressing the head of a child.

Hold my hand, you said. I feel
I won't die while you are here.

You took my hand on our first aeroplane
and in opera houses, or watching
a video you wanted me to share.

Les infirmières, pressées par le temps, te tiraient du lit
et le faisaient, sans trop de cérémonie.
Tu parlais de chez nous comme si tu étais ET,
et désirais que je vienne te chercher en auto – comme
je l'aurais fait si l'infirmière avait donné son accord.
Chéri, ils t'ont ramené à la maison comme un oiseau brisé.

Tes omoplates saillaient sous la peau,
la pommette aiguë s'imprimant sur l'oreiller.
Cependant, ni l'un ni l'autre n'évoquions la mort.
Mon amour, murmurais-tu, je me sens tellement en sécurité avec toi.
Ce lundi-là, tandis que j'étais au téléphone, tu attendis loyalement
mon retour, pour ton dernier soupir.

* En français dans le poème.

Mains

Nous nous sommes d'abord reconnus comme frère et sœur
et quand nous nous tenions les mains, ton contact
bêtement m'emplissait de bonheur.

Tiens-moi la main, disais-tu à l'hôpital.

Tu avais de grandes mains, vigoureuses, douces
comme celles d'un Méditerranéen, un père
caressant la tête d'un enfant.

Tiens-moi la main, disais-tu. Je sens
que je ne mourrai pas tant que tu seras là.

Tu me pris la main durant notre premier voyage en avion,
tu me la prenais quand nous allions à l'opéra, ou que nous regardions
une vidéo que tu voulais partager avec moi.



- 273 -

Hold my hand, you said. I'll fall asleep
and won't even know you're not there.

Unsent Email

- 274 -

When I travel without you, I am no more
than a gaudy kite on a long umbilical.
My flights are tethered by a telephone line
to your Parker Knoll, where you wait
lonely and stoical.

About the Festival: there were no penguins
crossing the road on the North Island,
no whales in Wellington harbour.
The nearest land mass is Antarctica, and
the wind blows straight from there to New Zealand.

Katherine Mansfield lived here as a child
and I've bought gartered stockings in bright colours
to honour her in the character of Gudrun.
For you, I've bought a woollen dressing gown.
You were always home to me. I long for home.



Tiens-moi la main, disais-tu. Je vais m'endormir
et n'aurai même pas conscience de ta présence.

Courriel en souffrance

Quand je voyage sans toi, je ne suis guère plus
qu'un cerf-volant aux couleurs voyantes au bout d'un long cordon ombilical.
En vol, je suis liée par une ligne téléphonique
à ton fauteuil Parker Knoll, où tu attends
stoïque et solitaire.

A propos du Festival : je n'ai pas vu de pingouins
traversant la route sur l'île du Nord,
ni de baleines dans le port de Wellington.
La terre la plus proche est l'Antarctique et
le vent souffle directement de là-bas sur la Nouvelle-Zélande.

Katherine Mansfield vivait ici étant enfant
et j'ai acheté des bas à fixer avec des jarretelles, de couleurs vives,
pour la célébrer dans le personnage de Gudrun.
Pour toi, j'ai acheté un peignoir de laine.
Toujours tu fus pour moi la demeure. J'y aspire, à ce chez nous.

- 275 -

Les poèmes reproduits ici par l'aimable autorisation de leur auteur sont extraits du recueil d'Elaine Feinstein, *Talking to the Dead*. Manchester : Carcanet, 2007.

Traduction d'Anne Mounic

2011

Numéro 2

